

TERRE, CAPITAL ET RACISME : PENSER LE CAPITALISME COLONIAL

COMMENTAIRE SUR « THÉORISER LE CAPITALISME RACIAL » DE JULIAN GO

*Earth, Capital and Racism : Thinking Colonial Capitalism
A Commentary on Julian Go's « Theorizing Racial Capitalism »*

Malcom Ferdinand*

L'excellent article de Julian Go (2024, ce dossier) et plus largement les contributions à ce numéro de la revue *Marronnages* arrivent à point nommé en vue de diffuser dans l'espace français les usages multiples et variés du concept de « capitalisme racial ». Formulé la première fois dans les années 1970, repris et approfondi par Cédric Robinson (2000 [1983]) dans son livre fondateur *Black Marxism* publié en 1983, le concept de « capitalisme racial » a été, jusqu'à ce jour, peu commenté et approprié au sein des espaces académiques et politiques français. Plus surprenant est son absence au sein de la gauche et des partis dits de gauche. La contradiction reste à peine voilée. Des événements politiques tels que la Fête de l'Humanité en 2024 n'hésitent pas à célébrer, à juste titre, le travail d'Angela Davis, tout en s'efforçant de diluer la question de la race et du racisme dans une perspective universaliste du prolétariat, de la production, des rapports de production et, *in fine*, du capitalisme. Alors, loin d'une ignorance, la relative absence du concept de capitalisme racial en France révèle un refus académique et politique d'un engagement avec la question raciale, y compris au sein de la critique du capitalisme.

Pour celles et ceux qui rencontrent ce concept pour la première fois, l'article de Julian Go fait office d'excellente introduction. Dans ce court commentaire, je souligne dans un premier temps deux apports phares de cet

article dans la compréhension du capitalisme racial et formule deux limites à son analyse. Enfin, dans un troisième moment, je détaille une autre proposition qui permet de dépasser certaines impasses du capitalisme racial, celle du capitalisme colonial.

CONTRE LA DIABOLISATION DU CAPITALISME RACIAL

Le premier apport de Julian Go est son plaidoyer pour un engagement critique, académique et militant, avec le concept de capitalisme racial. La nécessité d'un plaidoyer en faveur d'une discussion d'un concept pourrait paraître surprenante si l'on occultait cette forme de colonialité du savoir dans un monde occidental, et singulièrement en France, qui consiste à disqualifier des savoirs, des pratiques et des connaissances qui émanent des anciens colonisés, esclavisés et racisés (Boumediene 2016 ; Mignolo et Walsh 2018). Le sociologue péruvien Anibal Quijano rappelait en 2007 que le colonialisme moderne n'a pas uniquement pris la forme d'une domination politique, économique et militaire de puissances européennes sur des peuples autochtones. Le colonialisme a aussi entraîné une répression « des modes de connaissance, des formes de production de savoirs, de perspectives, d'images et de systèmes d'images, de symboles, de mode de signification concernant les ressources, les modèles et les instruments d'expressions formalisées

* CNRS, Université Paris Dauphine-PSL, malcom.ferdinand@dauphine.psl.eu

et objectivées ou visuels » (Quijano 2007, 169, je traduis). Si le colonialisme moderne et l'impérialisme de l'Occident du XV^e au XX^e siècle ne sont plus en cours aujourd'hui, les types de relations coloniales forgées dans le temps perdurent par-delà les indépendances ou départementalisations dans les domaines de l'exercice du pouvoir, de la production de connaissances et du savoir, de la compréhension de l'Être, voire même dans la problématisation des enjeux écologiques (Colin et Quiroz 2023 ; Ferdinand 2019 ; Maldonado-Torres 2007). Cette continuité est désignée par le terme de « colonialité ».

En France, l'absence de départements d'études postcoloniales, d'études décoloniales, de philosophie Africana ou philosophies autochtones coexistent ainsi avec leur diabolisation dans l'espace public et au sein de plusieurs publications de chercheurs (voir par exemple Bayart 2010 ; Beaud et Noiriel 2021 ; Mbembe 2020). Ces pratiques, ces théories et ces champs d'études académiques sont encore présentés tels des menaces à la République, comme si tout ce qu'il y avait à apprendre de ces travaux était qu'il serait nécessaire de les récuser. Le fait que le livre de Cédric Robinson *Marxisme noir* ne fut traduit en France que 40 ans après sa première publication illustre cette tendance dans l'espace français. Ce numéro de la revue *Marronnages* est, à ma connaissance, le premier numéro de revue en France entièrement consacré à ce concept. Ainsi l'absence, de circulation du capitalisme racial et l'opprobre public jeté sur un ensemble de travaux au sujet des questions de race, du racisme et de racialisation ne sont que les deux faces d'une même pièce.

Comme le montre Go dans sa recension des critiques du « capitalisme racial », certains, tels que le philosophe Michael Walzer, appellent littéralement à « interdire cette expression dans les journaux et magazines de gauche » (Go 2021, 39, je traduis). Il est fait comme si la seule chose à connaître du capitalisme racial était qu'il ne faudrait pas le connaître. En ce sens, le retard à la traduction et à la discussion critique de ce concept

n'est que le reflet d'une colonialité du savoir encore prégnante en France. La conséquence d'un monde académique français et de certains milieux militants de gauche qui peinent à s'engager dans une décolonisation de leurs institutions, de leurs pratiques de sciences et de recherche et de leurs pensées politiques. Or, comme le rappelle Go, l'exclusion hâtive du concept du capitalisme racial constitue avant toute chose un obstacle aux travaux de théorisation et de recherche sur le capitalisme.

L'apport central de Go dans cet article réside dans son effort de théorisation du concept de capitalisme racial, le déclinant à travers les relations entre race, racialisation, racisme d'un côté, et rapports de production, consommation et finances du capital de l'autre. Constatant une hétérogénéité des usages du concept qui reste occultée par les nombreuses critiques, il propose schématiquement deux façons de théoriser le capitalisme racial. La première, que Go désigne comme une compréhension « universelle » du capitalisme racial, défend une relation dite « logique », voire consubstantielle entre le capitalisme et la racialisation discriminante au sein des rapports de production, d'accumulation du capital et de la financiarisation. Suivant en cela Robinson, Go reconnaît que le capitalisme dans plusieurs pays et contextes s'articule à une hiérarchisation socioraciale des sociétés, de sorte que les catégories expropriées et surexploitées sont celles qui sont racialisées au bas de cette échelle. Prenant l'exemple des Irlandais dans l'Angleterre des XVIII^e et XIX^e siècles ou des travailleurs colonisés de la France impériale, le capitalisme participe voire produit une expropriation et une surexploitation des personnes racisées au profit des actionnaires capitalistes. Cette version du capitalisme racial est dite « forte » en ce qu'elle postulerait que dans toute société régie par le capitalisme se trouverait la perpétuation de divisions sociales inégales le long de catégories socio-raciales. Autrement dit, le capitalisme et le racisme entretiendraient une relation inséparable. Toutefois, pour Go, cette relation ne serait pas intrinsèque à une logique interne du capitalisme.

Go repère et contribue alors à une autre version dite « faible » du capitalisme racial qu'il nomme « contingente-contextuelle ». C'est-à-dire qu'elle peut exister dans certains contextes et à certains moments, mais ne serait pas nécessaire. Autrement dit, le capitalisme en tant que tel ne requerrait pas la production de domination raciale. Cette proposition d'une relation contingente-contextuelle de Go permet de répondre aux critiques du capitalisme racial qui s'appuient sur le cas de la Russie et de la Chine pour ôter toute validité à ce concept. Non seulement, précise Go, le capitalisme doit bel et bien être saisi en tant que capitalisme racial dans un ensemble de contextes occidentaux comme les États-Unis ou la France, mais plus encore, la seule critique d'une non-adéquation du concept dans certains pays n'est pas une raison pour appeler à se débarrasser du concept. Ces cas appellent au contraire d'autres questions de recherche afin de comprendre ces différences et ainsi enrichir la théorisation du lien entre racisme et capitalisme.

L'ÉCOLOGIE DU CAPITALISME RACIAL ?

L'ébauche de proposition d'une approche contingente-contextuelle du capitalisme racial de Julian Go présente à mon sens deux limites. La première concerne le rapport du capitalisme à la Terre. Go pointe à raison la différence de compréhension du capitalisme selon l'échelle adoptée. Par exemple, l'analyse de la relation entre racisme et capitalisme peut différer selon que l'on considère uniquement le périmètre de la France hexagonale/métropolitaine ou que l'on y inclut l'ensemble des territoires et peuples colonisés, soumis à l'empire français du XVII^e au XX^e siècle (lesdits territoires d'outre-mer français contemporains). Dans un cas, l'on pourrait théoriquement défendre le fait d'évacuer la question du racisme – bien que l'Hexagone présente aussi en son sein une articulation claire entre capitalisme et racisme, évidente dans les domaines du nettoyage, de la main-d'œuvre migrante et précaire de l'agriculture ou du transport (Bernard 2023). Dans un autre, l'on ne peut occulter que la production du capital français s'est historiquement déployée à la condition explicite d'exproprier et d'exploiter une main-

d'œuvre coloniale, racialisée et surtout déshumanisée dans les Amériques, en Afrique, en Asie et en Océanie. Ma remarque porte sur la frontière du contexte. Quand bien même l'on parlerait de contextes russe, indien ou chinois comme ne reproduisant pas les mêmes formes du capitalisme racial qu'en Afrique du Sud, aux États-Unis, en Angleterre ou en France, le fait même que la Terre entière soit recouverte d'une économie capitaliste globalisée et interconnectée rend difficile la possibilité d'établir des frontières étanches entre contextes.

Dès lors que la Terre, depuis 1492, a été façonnée par une manière coloniale, raciste et patriarcale d'habiter, ce que je désigne comme « un habiter colonial » (Ferdinand 2019, 51-68), où la division sociale selon les catégories de race (mais pas uniquement) a été un des vecteurs des empires jusqu'au milieu du XX^e siècle, il me semble difficile de postuler l'existence de contextes qui seraient entièrement dénués de formes ou de liens à un capitalisme racial. Étant donné que la circulation globale des productions, la connexion des marchés financiers et la militarisation racialisée du monde, notamment par l'armée états-unienne, relie entre elles des nations et économies de la Terre, l'on ne peut défendre l'idée de contextes qui seraient indemnes du capitalisme racial. Cela reviendrait à prétendre qu'un pays ne produisant pas d'énergie ou d'arme nucléaire serait en dehors de la nucléarisation du monde, des risques d'accidents tels que les radiations de Tchernobyl et Fukushima ou serait préservé de la menace d'une guerre nucléaire. Certes, les formes de racialisation, de même que l'intensité du lien entre racisme et capitalisme, peuvent varier, se manifester de manière directe à l'intérieur des frontières nationales ou indirecte à travers les relations économiques internationales. Néanmoins, je ne pense pas que l'on puisse complètement évacuer un lien intrinsèque entre capitalisme et racisme.

La deuxième limite dans la conceptualisation de Go se trouve dans l'absence de considération de la matière terrestre, des écosystèmes, des flux trophiques, des équilibres physico-chimiques de la Terre, bref de cet ensemble d'enjeux symbolisés par le mot « écologie ». Quelle place occupe la question écologique au sein

de la théorisation et, plus généralement au sein du capitalisme racial ? Cette absence n'est pas le fait propre de Julian Go, mais découle plus profondément de ce que j'ai appelé ailleurs la « double fracture coloniale et environnementale de la modernité » (Ferdinand 2019, 14-29) qui empêche un véritable dialogue politique et académique entre les pensées, théories et politiques environnementales d'un côté et les pensées, théories et politiques, antiracistes, postcoloniales d'un autre côté. En résulte une rupture où l'ensemble des productions théoriques articulant le lien entre racisme et capitalisme dialoguent peu avec l'ensemble des productions théoriques articulant écologie et capitalisme. C'est ainsi que plusieurs écomarxistes, notamment Andreas Malm, John Bellamy Foster ou même Jason Moore n'ont que peu abordé les enjeux antiracistes et décoloniaux, ou l'ont fait d'une manière condescendante, niant aux corps racisés la possibilité de théoriser et de penser par eux et elles-mêmes (Foster 2022 ; Malm 2021 [2016] ; Moore 2015). Ainsi, les conceptualisations du capitalisme racial porté par les penseurs et militants Noirs tels qu'Angela Davis, Martin Luther King, Sylvia Wynter, Frantz Fanon, Awa Thiam et Aimé Césaire, de même que les appropriations des marxismes aux contextes coloniaux par les colonisés eux et elles-mêmes, notamment en Haïti et en Martinique ne sont pas pris en compte (voir Sylvie Laurent 2024 ; Cadet 2020 ; Césaire 1956 ; Davis 2022 [1983] ; Fanon 1961 ; Thiam 2024 [1978] ; McKittrick 2015). Ils ne sont même pas pensés comme partenaires nécessaires à l'activité de théorisation.

Les histoires de la colonisation et de l'esclavage ne deviennent que des « cas » qui permettent d'illustrer la validité d'une théorie écomarxiste formulée depuis un ailleurs de ces milieux (Ferdinand 2022). Alors, si les propositions écomarxistes ont l'avantage de proposer une émancipation du capitalisme qui intègre pleinement le renouvellement d'autres mode de relations à la Terre et au tissu du vivant, elles courent le risque, malgré les sympathies, de passer à côté d'une véritable politique d'émancipation face au racisme, au patriarcat et aux formes de colonialité encore en vigueur aujourd'hui. Les efforts remarquables d'intégrer ces enjeux peuvent

malgré tout comporter la contradiction d'exprimer les demandes de justice raciale, d'égalité hommes/femmes et les exigences décoloniales à partir d'une grammaire marxienne et communiste dont les termes mêmes masquent ces enjeux (Guillibert 2021 ; 2023). De l'autre côté, jusqu'à récemment – à quelques exceptions près – les penseurs du capitalisme racial, à commencer par Cédric Robinson, firent peu de cas de la question écologiste (Vergès 2017). Depuis, l'on doit noter les contributions singulières d'Angela Davis, de Ruth Wilson Gilmore et son approche d'une géographie d'abolition (Gilmore 2023 ; voir aussi Sheikh et al. 2024).

Du fait de cette double fracture, Go passe à côté d'un questionnement pourtant essentiel à la compréhension du capitalisme et du racisme. Le capitalisme tout autant que le racisme ne peuvent se penser indépendamment des manières d'habiter la Terre, ou plus précisément des conditions environnementales nécessaires à la poursuite du capitalisme racial telles que les sols, les sous-sols, la mer, les plantes, le pétrole, l'eau et l'atmosphère, c'est-à-dire cet ensemble de communs. Cela comprend à la fois une ontologie politique qui transforme un ensemble de communautés humaines et non humaines et d'éléments de la Terre en « ressources » à conquérir, à approprier et à exploiter pour le capitalisme et les conséquences néfastes qui s'ensuivent, les communs négatifs, les pollutions généralisées et durables, et lesdites « zones sacrifiées ».

Réintégrer la question écologique dans la compréhension du capitalisme racial suggère alors que c'est l'habiter de la Terre en lui-même qui a été racialisé ou, pour reprendre l'expression d'Alice Walker, « c'est la Terre elle-même qui est devenue le nègre du monde » (Walker 1988, 147). Qu'il s'agisse des mines d'Afrique du Sud, du Congo ou du Niger, des plantations de soja en Amazonie qui alimentent les élevages des pays européens, de bananeraies dans les Caraïbes et en Amérique centrale ou des essais nucléaires menés historiquement sur les territoires des Navajos aux États-Unis, les territoires de peuples autochtones en Australie, ou encore sur les atolls des Maoris en Polynésie, les lieux de la Terre soumis aux

plus intenses violences extractivistes du capitalisme sont aussi des lieux où vivent des peuples historiquement racisés à travers les empires coloniaux depuis 500 ans. Tel est l'un des traits de l'habiter colonial.

PENSER LE CAPITALISME COLONIAL

En guise d'ouverture à ce court commentaire, je propose une autre manière de penser les enjeux soulevés par le capitalisme racial à travers le concept de *capitalisme colonial*. L'argument central est que le capitalisme se déploie à travers l'habiter colonial de la Terre et le prolonge. Ce concept permet de sortir de trois difficultés voire impasses de ces débats autour du capitalisme et du capitalisme racial. Tout d'abord, l'adjectif colonial ici ne fait pas uniquement référence à une période historique ou contextuelle qui serait bien délimitée, comme l'a fait l'historien argentin Sergio Bagu en parlant du capitalisme au sein de sociétés coloniales d'Amérique du Sud (Bagu 1952). « Colonial » désigne un des traits intrinsèques du capitalisme : le capitalisme requiert la conquête par le biais de dominations économique et militaire, de nouveaux espaces géographiques de la Terre ou « solutions spatiales » comme le théorise David Harvey (Harvey 2018 [2001]), de nouveaux espaces psychiques de nos imaginaires comme nous l'on montré Félix Guattari (1989) et André Gorz (2008), de nouveaux marchés tout autant que l'asservissement d'une main d'œuvre à la production et de sociétés à la consommation. Ce n'est pas un hasard si l'émergence du capitalisme européen se déroule dans le sillage des conquêtes coloniales d'empires européens, c'est-à-dire des conquêtes modernes adossées à l'idéologie de la découverte d'espaces présentés comme nouveaux. La nature intrinsèquement coloniale du capitalisme est peut-être plus immédiatement perceptible que ses dimensions racialisantes.

En second lieu, le capitalisme colonial permet de déplacer la focale des enjeux abordés par le capitalisme racial d'un débat sur l'existence d'une racialisation des divisions sociales inhérentes aux rapports de production. Ce débat est potentiellement sans fin. D'une part, l'on note le caractère, sinon malhonnête, à tout le moins

pernicieux de critiques du capitalisme racial qui mettent en avant la non-existence de racisme identique aux formes rencontrées dans les pays occidentaux en Russie et Chine pour justifier le refus d'articuler racisme et capitalisme dans les pays occidentaux. Ce refus explicite du capitalisme racial maintient l'illusion d'une innocence blanche dans l'engagement critique avec le capitalisme (Wekker 2016), ou fait comme si le capitalisme, par sa prétendue universalité, porterait en son sein des vertus antiracistes. D'autre part, comme Robinson le rappela, les formes de racialisation sont multiples. Aussi est-il périlleux de faire reposer la validité du capitalisme racial sur la possibilité d'attester une sorte d'identité de racialisation dans des sociétés différentes. Le capitalisme colonial permet de dépasser cette impasse en indiquant que, quand bien même les formes de racialisation du capitalisme dans différents espaces seraient différentes, elles participent à un même habiter colonial de la Terre. Un habiter colonial qui racialise des peuples et des territoires de la Terre. Enfin, le capitalisme colonial invite à une compréhension du capitalisme qui est inséparable du rapport à l'habiter. Cela signifie que dans un sens l'on ne peut saisir la nature du capitalisme sans y inclure la nature des transformations de la Terre et des manières coloniales de l'habiter. Dans un autre sens, l'on peut ne proposer une politique anticapitaliste sans, dans le même temps, proposer une autre manière d'habiter la Terre, c'est-à-dire une autre manière de composer avec l'ensemble de la Terre et son tissu vivant.

Ramené au contexte français, le capitalisme colonial illustre de manière exemplaire le capitalisme bananier antillais. Depuis 2005, les producteurs bananiers antillais sont devenus célèbres à cause de l'usage d'une molécule organochlorée toxique et persistante dans l'environnement appelée chlordécone. Utilisée comme insecticide contre le charançon du bananier des années 70 aux années 90, cette molécule fut adoptée dans le but d'augmenter les profits et d'accroître le capital de la petite poignée de Blanc-Créoles appelés Békés. Cet usage a causé une pollution durable, généralisée et délétère de la Guadeloupe et de la Martinique (Ferdinand 2024). Les dimensions racistes sont bien présentes dans le cadre

d'une industrie française détenue par des hommes Blancs qui emploie une main-d'œuvre d'ouvriers et d'ouvrières agricoles majoritairement Noirs. Des hommes et des femmes Noirs qui ont été surexploités et déshumanisés tant dans les rapports de production que dans les rapports à un État français qui, tout au long du XX^e siècle, a réprimé leurs grèves par la mise à mort et la mutilation de plusieurs travailleurs par des gendarmes Blancs. Aucun gendarme ni représentant de l'État ne fut condamné. Si le racisme et la déshumanisation du capitalisme bananier antillais sont patents, l'on ne peut saisir cette affaire de manière globale sans articuler ces rapports de production, cette domination politique et ces injustices à cette manière violente, raciste et patriarcale d'habiter la Terre. Celle qui depuis la colonisation française de ces îles au XVII^e siècle a non seulement décimé les peuples autochtones présents, mais a aussi transformé les paysages de ces deux îles en un puzzle de monocultures d'exportation.

Racisme, patriarcat et destructions environnementales sont ainsi quelques-uns des traits du capitalisme colonial à l'œuvre aussi dans les industries minières, dans l'extraction du coltan ou de l'uranium alimentant l'électricité française (voir Hecht 2014). Pointer ce capitalisme permet en retour de proposer une critique et une perspective d'émancipation politique plus large. Outre les revendications de justice des peuples déshumanisés et contaminés, outre les exigences féministes, antiracistes et anticapitalistes, il nous incombe d'imaginer et de proposer une autre manière d'habiter la Terre qui défait cet habiter colonial. Une manière portée par les valeurs de justice et, pourquoi pas, guidée par un amour de la Terre.

BIBLIOGRAPHIE

- Boumediene, Samir.** 2022 [2016]. *La colonisation du savoir. Une histoire des plantes médicinales du Nouveau Monde (1492-1750)*. Paris : Gallimard.
- Bagu, Sergio.** 1952. *Estructura Social de la Colonia : Ensayo de Historia Comparada de America Latina*. Buenos Aires : El Ateneo.
- Bayart, Jean-François.** 2010. *Les études postcoloniales, un carnaval académique*. Paris : Karthala.
- Beaud, Stéphane, et Gérard Noiriel.** 2021. *Races et sciences sociales : essais sur les usages d'une catégorie*. Marseille : Agone.
- Bernard, Sophie.** 2023. *UberUsés : le capitalisme racial de plateforme à Paris, Londres et Montréal*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Cadet, Jean-Jacques.** 2020. *Marxisme haïtien : le marxisme et anticolonialisme en Haïti (1946-1986)*. Paris : Éditions Delga.
- Césaire, Aimé.** 1956. *Lettre à Maurice Thorez*. Paris : Présence africaine.
- Colin, Philippe, et Lissell Quiroz.** 2023. *Pensées décoloniales : une introduction aux théories critiques d'Amérique latine*. Paris : Zones.
- Davis, Angela.** 2022 [1983]. *Femmes, race et classe*. Traduit par Dominique Taffin-Jouhaud. Paris : Éditions Zulma.
- Fanon, Frantz.** 1961. *Les damnés de la Terre*. Paris : Éditions Maspéro.
- Ferdinand, Malcom.** 2019. *Une écologie décoloniale : penser l'écologie depuis le monde caribéen*. Paris : Seuil.
- _____. 2022. « Behind the Colonial Silence of Wilderness : "In Marronnages Lies the Search of a World" ». *Environmental Humanities* 14 (1) : 182-201.
- _____. 2024. *S'aimer la Terre : défaire l'habiter colonial*. Paris : Seuil.
- Foster, John Bellamy.** 2022. *Capitalism in the Anthropocene : Ecological Ruin or Ecological Revolution*. New York : Monthly Review Press.

- Gilmore, Ruth Wilson.** 2023. *Abolition Geography : Essays towards Liberation*. Londres : Verso Books.
- Go, Julian.** 2021. « Three Tensions in the Theory of Racial Capitalism ». *Sociological Theory* 39 (1) : 38-47.
- _____. 2024. « Théoriser le capitalisme racial : critique, contingence et contexte ». *Marronnages* 3 (1).
- Gorz, André.** 2008. *Écologica*. Paris : Gallilée.
- Guattari, Félix.** 1989. *Les trois écologies*. Paris : Gallilée.
- Guillibert, Paul.** 2021. *Terre et capital : pour un communisme du vivant*. Paris : Éditions Amsterdam.
- _____. 2023. *Exploiter les vivants : une écologie politique du travail*. Paris : Éditions Amsterdam.
- Harvey, David.** 2018 [2001]. *Géographie de la domination : capitalisme et production de l'espace*. Traduit par Nicolas Vieillescazes. Paris : Éditions Amsterdam.
- Hecht, Gabrielle.** 2014. *Le rayonnement de la France : énergie nucléaire et identité nationale après la seconde guerre mondiale*. Paris : Éditions Amsterdam.
- Laurent, Sylvie.** 2024. *Capital et race : histoire d'une hydre moderne*. Paris : Seuil.
- Maldonado-Torres, Nelson.** 2007. « On the Coloniality of Being : Contributions to the Development of a Concept ». *Cultural Studies* 21 (2-3) : 240-270.
- Malm, Andreas.** 2021 [2016]. *L'anthropocène contre l'histoire : le réchauffement climatique à l'ère du capital*. Traduit par Étienne Dobeneseque. Paris : La Fabrique.
- Mbembe, Achille.** 2020. « Pourquoi ont-ils tous peur du postcolonial ? ». *AOC* [en ligne], 21 janvier 2020. <https://aoc.media/opinion/2020/01/20/pourquoi-ont-ils-tous-peur-du-postcolonial/>.
- McKittrick, Katherine.** 2015. *Sylvia Wynter : On Being Human as a Praxis*. Durham : Duke University Press.
- Mignolo, Walter, et Catherine Walsh.** 2018. *On Decoloniality*. Durham : Duke University Press.
- Moore, Jason.** 2015. *Capitalism in the Web of Life : Ecology and the Accumulation of Capital*. New York : Verso Books.
- Quijano, Anibal.** 2007. « Coloniality and Modernity/Rationality ». *Cultural Studies* 21 (2-3) : 168-178.
- Quiroz, Lissel, et Philippe Colin.** 2023. *Pensée décoloniales : une introduction aux théories critiques d'Amérique Latine*. Paris : Zones.
- Robinson, Cedric J.** 2000 [1983]. *Black Marxism : The Making of the Black Radical Tradition*. Chapel Hill : University of North Carolina Press.
- Sheikh, Shela, Erwan Molinié, Aude Chenais, Marie Thiann-bo Morel, et Malcom Ferdinand.** 2024. « Introduction : décoloniser le changement climatique ». *Plurivers : revue d'écologies décoloniales* 1 : 38-57.
- Thiam, Awa.** 2024 [1978]. *La parole aux Nègresses*. Paris : Divergences.
- Vergès, Françoise.** 2017. « Racial Capitalocene : is the Anthropocene Racial ? ». Dans *Futures of Black Radicalism*. Sous la direction de Johnson Theresa Gaye et Alex Lubin, 72-82. Londres : Verso Books.
- Walker, Alice.** 1988. *Living by the Word : Selected Writings (1973-1987)*. San Diego : Harcourt Brace Jovanovic.
- Wekker, Gloria.** 2016. *White Innocence : Paradoxes of Colonialism and Race*. Durham : Duke University Press.